

ALBERT COHEN

MANGECLOUS

SURNOMMÉ AUSSI LONGUES DENTS
ET ŒIL DE SATAN
ET LORD HIGH LIFE ET SULTAN DES TOUSSEURS
ET CRÂNE EN SELLE ET PIEDS NOIRS
ET HAUT-DE-FORME ET BEY DES MENTEURS
ET PAROLE D'HONNEUR ET PRESQUE AVOCAT
ET COMPLIQUEUR DE PROCÈS
ET MÉDECIN DE LAVEMENTS
ET ÂME DE L'INTÉRÊT ET PLEIN D'ASTUCE
ET DÉVOREUR DES PATRIMOINES
ET BARBE EN FOURCHE ET PÈRE DE LA CRASSE
ET CAPITAINE DES VENTS

nrf

GALLIMARD



DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

SOLAL, *roman* (« Folio », n° 1269 ; « Folio Plus », n° 38. Contient un dossier réalisé par Michel Bigot).

MANGECLOUS. Surnommé aussi longues dents et œil de Satan, *roman* (« Folio », n° 1170).

LE LIVRE DE MA MÈRE (« Folio », n° 561 ; « Folio Plus », n° 2. Contient un dossier réalisé par Michel Bigot).

ÉZÉCHIEL, *théâtre*. Nouvelle édition en 1986 (« Le Manteau d Arlequin 2 »).

BELLE DU SEIGNEUR, *roman* (« Folio », n° 3039).

LES VALEUREUX, *roman* (« Folio », n° 1740).

Ô VOUS, FRÈRES HUMAINS (« Folio », n° 1915).

CARNETS 1978 (« Folio », n° 2434).

Dans la Bibliothèque de la Pléiade

BELLE DU SEIGNEUR. Édition de Christel Peyrefitte et Bella Cohen).

ŒUVRES. Édition de Bella Cohen et Christel Peyrefitte. Avant-propos de Christel Peyrefitte.

MANGECLOUS

ALBERT COHEN

MANGECLOUS

SURNOMMÉ AUSSI LONGUES DENTS
ET ŒIL DE SATAN
ET LORD HIGH LIFE ET SULTAN DES TOUSSEURS
ET CRÂNE EN SELLE ET PIEDS NOIRS
ET HAUT-DE-FORME ET BEY DES MENTEURS
ET PAROLE D'HONNEUR ET PRESQUE AVOCAT
ET COMPLIQUEUR DE PROCÈS
ET MÉDECIN DE LAVEMENTS
ET ÂME DE L'INTÉRÊT ET PLEIN D'ASTUCE
ET DÉVOREUR DES PATRIMOINES
ET BARBE EN FOURCHE
ET PÈRE DE LA CRASSE
ET CAPITAINE DES VENTS

nrf

GALLIMARD

À MON PÈRE

Le premier matin d'avril lançait ses souffles fleuris sur l'île grecque de Céphalonie. Des linges jaunes, blancs, verts, rouges, dansaient sur les ficelles tendues d'une maison à l'autre dans l'étroite ruelle d'Or, parfumée de chèvrefeuille et de brise marine.

Sur le petit balcon filigrané d'une petite maison jaune et rouge, Salomon Solal, cireur de souliers en toutes saisons, vendeur d'eau d'abricot en été et de beignets chauds en hiver, apprenait à nager. Cet Israélite dodu et minuscule — il mesurait un mètre quarante-cinq — en avait assez d'être, pour son ignorance absolue de la natation, l'objet des moqueries de ses amis. Après avoir combiné d'acheter un scaphandre, il avait pensé qu'il serait plus rationnel et plus économique de faire de la natation à domicile et à sec.

Debout devant une table, le petit bonhomme au nez retroussé et à la ronde face imberbe, constellée de taches de rousseur, était donc en train de tremper ses menottes grassouillettes dans une cuvette, dont il avait préalablement salé l'eau, et de leur faire faire expertement des mouvements de brasse. Il était mignon avec son ventre rondet, sa courte veste jaune, ses culottes rouges bouffantes, ses mollets nus et ses quarante ans ingénus.

— Une, deux ! Une, deux ! scandait-il énergiquement tandis que l'eczémateuse vieille d'en face, après force guets

tragiques à droite et à gauche, lançait dans la rue le contenu d'un haut pot de chambre puis des imprécations contre le petit inconsideré qui faisait de la gymnastique comme les marins anglais au lieu de gagner sa vie.

De temps à autre, Salomon se reposait, reprenait son souffle et écartait ses bras, le dos au mur, ce qu'il appelait faire la planche. Insoucieux des sarcasmes de la vieille, il mettait à profit ces répit pour admirer sa chère rue dallée de pierres rondes, la mer lisse où tombaient des sources transparentes, la Montée des Jasmins qui menait à la grande forêt argentée d'oliviers, les cyprès qui montaient la garde autour de la citadelle des anciens podestats vénitiens et, sur la colline, le Dôme des Solal Aïnés, princière demeure qui dominait la mer et veillait sur le grand ghetto de hautes maisons darteuses que des chaînes séparaient de la douane et du port où se promenaient des Grecs rapiécés, des Albansais lents et des prêtres lustrés de crasse. Le ciel de fine porcelaine turquoise lui parut si beau et de si pures clartés souriaient qu'il mordit sa petite lèvre pour ne pas pleurer.

— L'avril de Céphalonie, énonça le solitaire nageur, est plus beau et plus doux que le juillet de Berlin ! Sûrement. Mais pourquoi diable mettent-ils tous leurs capitales en des endroits de froidure et de tristesse et pourquoi les posent-ils tous sur des fleuves noirs ? Il me semble qu'ils ont tort. En fin ils savent mieux que moi.

Ceci dit, il se mit en devoir de balayer sa chambre tout en essayant de siffloter. Puis il frota et lava en chantant les malheurs d'Israël que c'était un plaisir. Il était très content à l'idée que sa chère épouse n'aurait pas à se fatiguer. (La dame des pensées de Salomon était une longue créature armée d'une dent unique mais qui en valait trente-deux. Elle ruinait son mari en spécialités pharmaceutiques. Et voilà pour elle.)

A vrai dire, la petite chambre n'était pas difficile à entretenir. Elle était en effet presque vide, Salomon étant aussi pauvre qu'honnête. Une table, une chaise, la jarre de terre

poreuse qu'il passait en bandoulière lorsqu'il sortait vendre son eau, les deux gobelets de cuivre qui lui servaient à appeler les clients, quelques ustensiles de cuisine, une guitare et c'était tout. Sa chambre étant nette, il alla astiquer celle de sa femme et de ses filles qui étaient allées prendre leur bain de mer matinal. Ladite chambre contenait entre autres deux brocs de cuivre, un grand et un petit. Se rappelant que la veille il avait fait reluire d'abord le grand, Salomon décida de commencer cette fois par le petit pour ne pas faire de jaloux.

— Nous aimons la justice, dit-il tout en s'efforçant, langue dehors.

Une heure plus tard, tout resplendissait de propreté et les morceaux d'agneau au froment cuisaient doucement sur le fourneau de terre rouge. Soudain, Salomon poussa un petit cri car il venait de s'apercevoir qu'il avait oublié d'astiquer les cuivres de la porte. Il cracha sur les poignées et frotta fort mais non sans angoisse car il pensait aux microbes qu'il était sûrement en train d'écraser. Pauvres petits qui auraient tant aimé vivre ! Mais que faire ?

Oh, le Seigneur Éternel n'avait pas bien fait les choses. Pourquoi être obligé de tuer des agneaux pour se nourrir ? Pourquoi sur terre et dans les mers les bêtes se nourrissaient-elles de bêtes ou de légumes ? Pourquoi le Seigneur ne nous avait-il pas créés tels qu'une bonne pierre suffirait pour nos repas ? Et pourquoi pour guérir d'une maladie était-on obligé de détruire les microbes ? Tant pis.

Après avoir promené un regard satisfait de bonne ménagère sur la resplendissante chambre aux murs peints à la chaux, Salomon s'offrit le luxe d'un petit monologue.

— O Seigneur, demanda-t-il, les mains virevoltantes, explique-moi pourquoi les hommes ne sont pas heureux, toujours inquiets ? Enfin tant pis, moi je vis. Et quelle chance j'ai eue ! Je dois vous raconter, cher monsieur, qu'en Palestine où j'étais pour faire le sioniste pendant quelques mois, il y a eu un grand combat où j'ai eu peur et mon sang s'est fait lait caillé et j'ai reçu des balles de fer dans

mon organisme mais j'avais une cotte de mailles et une balle a ricoché et m'a occasionné une commotion cérébrale et m'a endormi et ils m'ont cru mort et ils m'ont mis dans une grange! Et quelques heures plus tard je me mets à éternuer et je m'aperçois de mon erreur! Et je me rends compte que je ne suis pas mort! Vous pouvez imaginer ma joie! Elle était indescriptible! Indescriptible, monsieur Lebrun! (Quand il était seul, Salomon aimait beaucoup avoir des entretiens avec le président de la République française, son ami aussi intime que secret.) Et je me lève et me mets à marcher.

Pour bien se faire comprendre du président de la République, il fit quelques pas gracieux.

— Et soudain, je pousse un cri terrible! Il y avait de vrais morts autour de moi! Comme j'ai eu peur! Oh, me suis-je écrié avec indignation dans mon intérieur, mais je ne veux plus vivre dans cette Palestine où on attrape des blessures! Que m'a-t-on mené en cette Palestine pleine de fusils et d'Arabes! Et tous ces morts! Je n'ai fait ni une ni deux et j'ai pris la poudre d'escopette en cachette. On dit escampette mais moi je trouve plus joli de dire escopette. Bref, j'ai filé de Palestine sans même voir les amis qui m'auraient traité de lâche! Et je suis retourné à Céphalonie vivre tranquille et souriant, loin des batailles qui ne sont pas mon fort! Telle est mon histoire, monsieur le président républicain! Non, merci, je ne fume pas, étant délicat de la gorge. Et quand mes amis sont revenus de Palestine vous pouvez imaginer leur stupéfaction et leur contentement extrême et leur cœur frémissant! Ce qui a permis la confusion, c'est que l'enterrement des morts a été fait par des gens d'une autre colonie juive venue pour aider! Quant à mon ami Saltiel, il fut aussi tué comme moi, mais sans en mourir. Je vais vous raconter ça, cher ami Lebrun. Nous étions à Céphalonie en train d'inaugurer le monument funéraire de Saltiel, héros mort pour la patrie, une colonne d'un immeuble en démolition que Mangeclous avait achetée pour trois drachmes. Et Mangeclous,

président du comité, venait d'ôter le mouchoir à carreaux qu'il avait posé sur la colonne, ce qui s'appelle dévoiler le monument. Tout était très bien arrangé, il y avait même un réchaud à alcool pour la flamme éternelle du souvenir. Et Mangeclous a sonné de la trompette et s'est présenté les armes, puis il est monté sur un tonneau pour faire le discours funèbre pour le pauvre Saltiel. Et voilà que toute l'assistance s'évanouit! L'oncle Saltiel était devant nous! Et vivant! Vous pouvez imaginer notre joie et la colère de Mangeclous qui ne pouvait plus faire son discours funèbre! Et il a voulu le faire tout de même! Et Saltiel voulait l'empêcher! Et il y a eu de grandes discussions. Beaucoup acclamaient Saltiel, mais les amis de Mangeclous huaient Saltiel parce qu'il n'était pas mort. Et Saltiel a voulu expliquer pourquoi il n'était pas mort. Mais, comme il y avait beaucoup de tapage, Saltiel s'est fâché et a juré devant Dieu que jamais il n'expliquerait pourquoi il était vivant et non mort. Et voilà. Ah, maintenant je vous quitte, monsieur le président de la République, dit Salomon en tendant la main. Mes respects à la famille et bonne santé, moi je vais nager.

Il se baissa pour caresser un petit oiseau imaginaire et il lui dit : « Mon cher petit sans rancune à qui j'ai fait du mal sans le vouloir tout à l'heure, tu pépies pour Salomon ? C'est gentil, très gentil. Oh, merci, mon joli petit. »

Puis il remonta le vieux gramophone à cornet de cuivre qu'il avait acheté pour avoir le plaisir de s'imaginer qu'il était chef d'orchestre. La musique nasillarde sortit et Salomon, plein d'assurance, conduisit avec une baguette, gronçant les retardataires, soulignant les pizzicati, souriant genre génial et ratant comme toujours la fin du morceau, car le ciel ne l'avait pas doté de sens musical.

Après avoir salué une assistance enthousiaste, il retourna à ses occupations nautiques tout en récitant en hébreu la bénédiction de l'eau. Soudain, il s'arrêta, le visage sombre. Il venait de penser aux pauvres Juifs d'Allemagne qui souffraient tant alors que lui, tranquille, s'offrait des diver-

tissements gracieux au soleil. Non, cela ne pouvait se passer ainsi.

— Il faut souffrir, Salomon.

Et il organisa aussitôt, pour être en communion avec ses frères malheureux, un petit pogrome propre contre lui-même. Après avoir désinfecté une épingle en la passant à la flamme d'une allumette, il se piqua à deux reprises le mollet en poussant chaque fois un petit cri affreux. Ensuite il badigeonna de teinture d'iode son mollet dodu non sans avoir glapi plusieurs fois à l'avance. Puis il but du tilleul pour se reconforter. L'âme en paix, il s'étendit sur le balcon ensoleillé et s'endormit. Un cri le réveilla dix minutes plus tard. C'était lui-même qui l'avait poussé, un moustique l'ayant piqué à la main. Il s'indigna.

— Bon! cria-t-il à la bestiole, bois mon sang, entendu! Nourris-toi de moi, je te l'accorde! Mais pourquoi diable me mets-tu de ce poison qui m'enfle et me cuit? Quel plaisir, quelle utilité de me faire du mal, petit méchant?

Mais il s'enorgueillit bientôt à l'idée que si les moustiques le piquaient c'était que sans doute il avait un sang de très bonne qualité. Réconforté, il se remit à nager.

Devant sa cuvette, il faisait du crawl et s'appliquait avec le sourire mécanique des forts nageurs en haute mer, lorsque fit soudain irruption Saltiel Solal, son vieux cousin que par déférence il appelait oncle. La houppe blanche partagée en deux donnait un air tragique au visage candide et rusé du petit vieillard.

— Salomon, mon enfant et ami intime! dit-il d'un ton ardent et les mains théâtralement tendues.

— Oui, oncle, tout de suite, je reviens au rivage, dit Salomon.

Il fit encore quelques brasses puis sortit les mains de l'eau, les essuya à son petit crâne tondu puis à la plantation de cheveux rebelles et inversés, près du front. (Salomon

était fier de cet épi qui avait résisté aux ciseaux des barbiers.) Prêt à l'urbanité et aux belles manières, il s'avança vers son vieil ami qui, après lui avoir serré la main avec une inutile gravité, pris une énorme pincée de tabac, passa deux doigts dans son gilet et se mit en posture politique.

— Vive la France, cher Salomon.

— Certainement, oncle. Ne fais-je pas des bonds terribles chaque fois que je débarque en France ? Mais vive l'Angleterre aussi et l'Amérique et la Suisse et tous les gentils pays, bref. On s'embrasse, oncle ?

— Certes, mon fils.

— Et maintenant prenez place, oncle, et que vous offrirai-je ?

— Ton attention, dit Saltiel. Car c'est une nouvelle puissante et digne de l'autre monde, ô Salomon ! Écoute.

Salomon ouvrit la porte de son petit lit, que sa femme avait fait entourer de barreaux, car elle craignait que son petit mari ne tombât au milieu de la nuit à la suite de quelque cauchemar. Il s'assit à la turque, croisa ses bras pour mieux écouter. De toute la force de ses bons yeux, clairs et bleus comme ceux d'un enfant, il admira son cher ami Saltiel.

Oh, comme il était sympathique, ce bon vieux Saltiel, avec sa houppe de fins cheveux blancs et sa toque de castor posée obliquement et sa redingote noisette et son anneau d'oreille et son col empesé d'écolier et son gilet à fleurs et son châle des Indes qui protégeait ses épaules et ses culottes courtes assujetties par une boucle sous le genou et ses bas mordorés et ses souliers à boucle et son fin visage rasé aux mille petites rides aimables, sur lesquelles Salomon décida de composer un poème ce jour même.

— Eh bien, oncle de bon renom, je suis à votre disposition par l'oreille amicale et mon cœur tremble comme l'oiselet blessé tant il me tarde d'entendre la nouvelle et m'en adoucir l'âme.

— Non, dit tout à coup Saltiel en remettant sa toque de castor. Non !

Il poussa la porte et sortit, non sans avoir, au préalable, baisé le tube sacré cloué au chambranle. Salomon, dans sa petite cage, tourna ses petites mains en geste d'interrogation. Eh ? Mais quelle mouche avait piqué l'oncle, et pourquoi venir l'interrompre dans sa nage pour lui mettre l'eau à la bouche par la promesse d'une nouvelle juteuse et partir aussitôt après ? Il sortit de sa cage, se harnacha de la jarre à eau et dévala l'escalier en colimaçon.

La ruelle d'Or, bruissante de soleil et de mouches sous le ciel immobile, grouillait de fruitiers, de frituriers, de pâtisseries, de fripiers, de poissonniers, d'épiciers vantant leurs morues séchées qui se balançaient ou leurs monticules de fromage blanc, de cafetiers accroupis devant leurs petits réchauds à charbon de bois, de bouchers gras qui péroraient devant leurs agneaux écorchés pendus aux murs éblouissants. Tous louaient bruyamment leurs marchandises aux fortes odeurs, tandis qu'un bedeau de synagogue agitait sa crécelle pour avertir les fidèles de n'avoir pas à boire cette nuit, sous peine de voir enfler leurs ventres. « Hydropisie, mes seigneurs, entre minuit et une heure ! »

Enfin, le petit marchand d'eau rattrapa Saltiel.

— Oncle, dit-il, les mains placées en avant, pourquoi me mettre la grenade entre la langue et le palais et me la retirer ensuite ?

— La nouvelle est trop grande pour ta taille. Appelle les amis.

Le rondelet mit ses mains en cornet devant sa bouche, cria les prénoms et surnoms des autres Valeureux.

— Michaël, ô Courageux, ô Destructeur des Cœurs, ô Silencieux, ô Michaël le Fort ! Mattathias, ô Mâche-Résine, ô Mattathias de la Richesse, ô Président des Avars, ô Veuf par Économie ! Mangeclous, ô Bey des menteurs, ô Parole d'Honneur, ô Cadavre, ô Complicateur de Procès, ô Mauvaise Mine, ô Plein d'Astuce, ô Dévoreur des Patrimoines, ô Ver Solitaire, ô Père de la Crasse, ô Capitaine des Vents !

Les Juifs de la rue crurent devoir venir à l'aide des deux

amis et appeler à leur tour Michaël, Mattathias et Mangeclous. Ce fut un beau vacarme. Tous criaient, grands négociants barbus revêtus de caftans garnis de fourrure; vendeurs de pépins grillés et de chapelets; petits cireurs à demi nus qui balançaient leurs boîtes cloutées de cuivre et bardées de flacons aux vives couleurs; tailleurs courbés au milieu de la rue sur leurs machines à coudre; portiers ou porteurs fumant à plusieurs une pipe à eau; repasseurs qui remplissaient d'eau leur bouche pour lancer ensuite un jet vaporisé sur le vêtement que pressait, conduit par le pied, un immense fer chaud; oisifs ne buvant que leurs paroles aux terrasses des petits cafés; lanceurs de jets de salive; banquiers égreneurs de chapelets d'ambre; circonciseurs; greffiers du tribunal rabbinique; rôtisseurs d'épis de maïs ou de pis de vaches; coiffeurs appelant la clientèle à grands bruits de ciseaux; vendeurs de figues de Barbarie et de mûres cultivées; âniers; marchands de beignets au miel et de nougat rose; courtiers à têtes de rats; mendiants environnés de mouches tourbillonnantes; talmudistes voûtés; changeurs qui portaient leur éventaire en bandoulière; membres du consistoire, vaniteux et insolents, qui se rendaient à la synagogue, suivis d'officieux qui portaient les sacs de velours brodés d'or où étaient enfermés les livres saints et les châles de prière.

Tous les Juifs veloutés ou haillonneux, bourdonnants et gesticulants, lançaient aux quatre points cardinaux les noms de Michaël, de Mattathias et de Mangeclous, imités de proche en proche et de rue en rue par des congénères. Si bien qu'en peu de temps l'île entière que parfumaient les jasmins, les daturas, les cédratiers, les orangers, les citronniers et les magnolias fut couronnée, entourée, liée et gerbée d'appels à Michaël, à Mattathias et à Mangeclous qui, chacun en son lieu particulier, demandaient aux crieurs ce qu'ils leur voulaient. « Je ne sais pas, était la réponse invariable. On t'appelle. Alors je t'appelle pour aider celui qui t'appelle! »

Virevoltant, questionnant et s'affolant, les trois appelés couraient tragiquement, de haut en bas et de bas en haut,

dans les torses ruelles du ghetto, retentissantes de leurs surnoms, ou dans celles de la ville chrétienne, irrégulières, bonasses et compliquées de mesures, d'églisettes juchées sur des escaliers, de petits oratoires ou de perspectives d'arcades. Chacun interrogeait, tournait sur lui-même, débouchait dans une autre rue. Et les appels continuaient et les trois amis étaient pareils à des cerfs traqués.

Le premier qui arriva fut Pinhas Solal, dit Mangeclous. C'était un ardent, maigre et long phtisique à la barbe fourchue, au visage décharné et tourmenté, aux pommettes rouges, aux immenses pieds nus, tannés, fort sales, osseux, poilus et veineux, et dont les orteils étaient effrayamment écartés. Il ne portait jamais de chaussures, prétendant que ses extrémités étaient « de grande délicatesse ». Par contre, il était, comme d'habitude, coiffé d'un haut-de-forme et revêtu d'une redingote crasseuse — et ce, pour honorer sa profession de faux avocat qu'il appelait « mon apostolat ».

Mangeclous était surnommé aussi Capitaine des Vents à cause d'une particularité physiologique dont il était vain. Un de ses autres surnoms était Parole d'Honneur — expression dont il émaillait ses discours peu véridiques. Tuberculeux depuis un quart de siècle mais fort gaillard, il était doté d'une toux si vibrante qu'elle avait fait tomber un soir le lampadaire de la synagogue. Son appétit était célèbre dans tout l'Orient non moins que son éloquence et son amour immodéré de l'argent. Presque toujours il se promenait en traînant une voiturette qui contenait des boissons glacées et des victuailles à lui seul destinées. On l'appelait Mangeclous parce que, prétendait-il avec le sourire sardonique qui lui était coutumier, il avait en son enfance dévoré une douzaine de vis pour calmer son inexorable faim. Une profonde rigole médiane traversait son crâne hâlé et chauve auquel elle donnait l'aspect d'une selle. Il déposait en cette dépression divers objets tels que cigarettes ou crayons.

ALBERT COHEN

Mangeclous

« *Mangeclous* est un vaste roman jovial et gaillard — mais dont la belle humeur est veinée d'humanité et de mélancolie. Comme dans *Solal*, un des lieux de l'action est l'île grecque de Céphalonie et son curieux ghetto. Les Juifs de Cohen ne sont pas ceux de Zangwill. Ce sont de bienheureux naïfs qui participent à la joie d'un climat lumineux, d'une mer tiède et d'un ciel bienveillant. Dans cette foule grouillante se détache un merveilleux quintette, les Valeureux, tous des Solal, issus de Juifs originaires de Provence mais installés à Céphalonie depuis des générations. Beaux parleurs, brouillons et passionnés, paresseux, menteurs, ingénus, universellement incompetents, naïvement amoureux de la France qui est demeurée leur patrie et dont ils parlent la langue.

Dans *Solal*, les Valeureux ne jouaient qu'un rôle de second plan. Dans *Mangeclous*, ils ont pris la meilleure place. Ils y folâtraient et s'en donnent à cœur joie. L'écrivain épouse l'âme de sa race en des scènes et des dialogues d'une vérité comique irrésistible. Le famélique Mangeclous, l'homme aux cent métiers, est un faux avocat, toujours en quête de nourritures et de profits. Truculente figure que ce grandiose menteur doué d'une éloquence torrentielle et d'une faim implacable. A Céphalonie il vaque avec passion à des occupations chimériques, sublimes et commerciales, pieds nus mais en chapeau haut de forme, toujours toussant — et avec une vigueur qui met à mal les vitres des fenêtres. Mais un jour, un mystérieux cryptogramme arrive à Céphalonie, et Mangeclous s'embarque, accompagné de ses amis. C'est alors que commence une série d'aventures extravagantes et hilarantes, à Genève entre autres.

Car il n'y a pas que le ghetto de Céphalonie dans ce livre. Il y a les milieux de la Société des Nations où les Valeureux ne manquent pas de pétarader et de faire de la haute politique — milieux dépeints avec un humour délectable. Il y a les Deume dont la quète et terrible vie bourgeoise est décrite avec une tendre férocité. Il y a Solal qui, quoique tenu momentanément dans l'ombre par l'auteur, est toujours le solaire et solitaire, l'étincelant — un personnage nouveau dans la littérature. Il y a l'étrange et adorable Ariane à laquelle Solal porte un intérêt bizarrement exprimé. Et Scipion, le plus menteur des Marseillais. Et bien d'autres.

Ce serait trahir que de résumer en si peu d'espace l'action de *Mangeclous*. Qu'il suffise de dire que rien, dans le roman contemporain, ne saurait se comparer à cette riieuse épopée.

Georges Altman



38-VII

A 21602

ISBN 2-07-021602-0



9 782070 216024

Extrait de la publication